

L'ETUDIANT MARXISTE

Organe de la Fédération des Etudiants Marxistes

Correspondance : Yvette Van Oppens, 65, rue Paul Lauters, Ixelles-Bruxelles - Compte ch. 27.19.63

TOUS A ROUX LE 24 MARS 1935

Editorial

La Classe ouvrière devant la bataille

Depuis fin janvier, les événements se succèdent avec rapidité et montrent l'acuité de la lutte entre la classe ouvrière belge et le gouvernement de la bourgeoisie et de la finance : Theunis-Gutt-Francqui. Rappelons les principaux d'entre eux :

29 janvier : cérémonie de la Madeleine; manifestation nationale des chômeurs dans les rues de Bruxelles.

1er février : application des arrêtés-lois; menaces de grève générale; annonce de la création de la Commission Nationale du Travail; ajournement de l'ordre de grève par le Congrès des Mineurs.

6 février : entrée des dirigeants réformistes à la C. N. T.

15 février : interdiction de la manifestation du 24 février.

19 février : interpellation à la Chambre des Représentants;

21 février : Congrès du P. O. B. et de la Commission Syndicale; retrait des représentants ouvriers de la C. N. T.;

motion chèvre-choutiste ne donnant aucun mot d'ordre précis à la classe ouvrière.

**

Vers la fin janvier, la classe ouvrière, décidée à la lutte, se rangeait tout entière aux côtés du prolétariat minier, et il fallut la création de la C. N. T. et toutes les autres manœuvres des bonzes réformistes pour empêcher la grève.

La C. N. T. devait permettre une discussion loyale (!) entre le gouvernement des banquiers et les représentants officiels des intérêts ouvriers. Les chefs socialistes demandaient à leurs troupes d'attendre et de faire confiance ! Les ouvriers ont attendu, le résultat ne s'est pas fait attendre : la question de la pension des mineurs est résolue au mieux des intérêts nationaux; les pensions de plus de 6.000 fr. sont réduites (Delattre à cette occasion déclarera que ces taux de pension dépassaient certains salaires, ce qu'il juge inadmissible); le patronat relève la tête et annonce des diminutions de salaires dans toutes les industries : mines, textiles, métallurgie, etc. Mais devant le mécontentement générale de la classe ouvrière envers la politique de concession de ses chefs, les bonzes doivent quitter la C. N. T. et remettre à plus tard la satisfaction de leurs désirs de collaboration et de tri-partisme. Mais cela ne suffira pas pour éteindre la volonté de lutte de la classe ouvrière.

Cette volonté de lutte elle l'a dite dans toutes les manifestations de masse qui eurent lieu ces dernières semaines en réclamant la grève générale pour le retrait pur

et simple de sarrétés-lois de famine et de misère.

Les dirigeants du P. O. B., qui ont été forcés d'organiser ces manifestations pour maintenir la colère du peuple dans le sillage du Plan de Man, ne peuvent échapper à leur danger : ce sont des armes à double tranchant. On ne maintient pas dans l'expectative des centaines de milliers d'hommes meurtris par la misère en leur répétant partout et toujours : Plan ! Plan ! Plan ! Il viendra vite le moment où le ventre vaincra tous les arguments « psychologiques » de Monsieur de Man et où les masses exigeront de ses chefs des mots d'ordre concrets de lutte.

La classe ouvrière comprend de plus en plus l'inanité de la lutte parlementaire. Je veux souligner ici une phrase parue dans l'« Action Socialiste » du 23-2-35, au sujet de l'interpellation parlementaire du 19 février :

« Et finalement comment apprécier ses conséquences ? »

« C'est que l'opinion socialiste, l'opinion publique sympathisante elle-même, en seront satisfaites : l'opposition a été à la hauteur de sa tâche dans la défense d'une cause démontrée juste. »

signé) « Action Socialiste ».

Cette phrase montre bien le but véritable de telles interpellations dans l'esprit des chefs, même de la « gauche » socialiste : satisfaire l'opinion socialiste et endormir toute lutte.

Car si vraiment Spaak et ses amis trouvent que l'opposition a été à la hauteur de sa tâche, alors ils ont raison de suivre ceux qui, au sein du P. O. B., ne voient d'avenir que dans une collaboration avec les partis bourgeois.

Mais combien ces phrases de gauchistes sonnent faux en regard de ce passage de la lettre ouverte d'un ouvrier au P. O. B. et à la C. S. que la même « Action Socialiste » publie en 4^e page :

« La grève générale d'abord, pour le 25 février prochain, c'est le délai limite, les nerfs sont à bout. Ce n'est pas une prière que nous vous adressons. C'est un ordre ».

**

Chaque jour les masses voient plus clair : les réformistes ne parviennent plus à freiner tout le mouvement ouvrier; au Congrès extraordinaire du P. O. B. et de la C. S. du 21-2-35, plus de 481.000 voix se sont prononcées pour la grève, malgré toute la démagogie de Vandervelde et Gailly.

Ceci montre que, pour la première fois, une très grande partie du prolétariat voit le rôle que joue le parti en lequel il avait mis sa confiance. Eviter les luttes, freiner et volonté de combat et, EN FAIT, per-

24 MARS 1935, A ROUX

JOURNEE ROUGE

Commémoration des fusillades de 1886

Le gouvernement a interdit la manifestation du 24-2-1935. Contre la volonté de lutte de la classe ouvrière, les dirigeants du P. O. B. ont décommandé la manifestation, se soumettant ainsi totalement aux ordres du gouvernement des banquiers.

Le Parti Communiste, considérant que la lutte contre le gouvernement ne peut être liée à l'autorisation ou au refus d'autorisation de manifester, appelle la population belge toute entière à manifester contre le gouvernement des affameurs, sous le signe de l'Unité d'Action, à l'occasion de la commémoration des fusillades de 1886 à Roux.

Cette manifestation doit rassembler tous les éléments antifascistes de Belgique.

INTELLECTUELS, COMMERÇANTS, CLASSES MOYENNES MANIFESTERONT LE 24 MARS 1935, AU COTE DU PROLETARIAT CONTRE LE GOUVERNEMENT PRE-FASCISTE DES BANQUES ET DES TRUSTS.

C'EST POURQUOI LES ETUDIANTS MARXISTES APPELLENT TOUS LEURS AMIS A L'U. L. B. ET SPECIALEMENT LES ETUDIANTS SOCIALISTES A PARTICIPER A CETTE MANIFESTATION. CONTRE LE GOUVERNEMENT DES AFFAMEURS.

POUR LE RETRAIT PUR ET SIMPLE DES ARRETES-LOIS.

VIVE L'UNITE D'ACTION DES TRAVAILLEURS INTELLECTUELS ET MANUELS DE BELGIQUE !

LA F. B. E. M.

mettre à la bourgeoisie de fasciser petit à petit tout l'appareil de l'Etat et d'exploiter ainsi plus facilement les masses travailleuses en maintenant intacts tous ses privilèges.

L'expérience d'Autriche n'aura pas servi pour les chefs du P. O. B. Là-bas, Otto Bauer et ses disciples ont cru aux promesses de Dollfuss de « discuter »; un an plus tard, pendant lequel la réaction développait fébrilement tout l'appareil de répression, la lutte s'est engagée, malgré les chefs socialistes et, en dépit de leur vaillance et de leur héroïsme, nos amis ont été battus.

Ici Vandervelde et d'autres entrent à la C. N. T., et en ressortent huit jours plus tard, en laissant croire aux ouvriers que tout peut encore s'arranger.

Contre cette politique de trahison des intérêts ouvriers, le Parti Communiste mène avec vigueur une campagne contre le gouvernement. Diffusant dans les masses des mots d'ordre concrets, il y rencontre une sympathie toujours plus grande.

Luttant pour le Front Unique de tous les travailleurs sur un programme révolutionnaire, il marche dans la voie qu'ont suivie Lénine et le Parti Communiste russe en 1917, dans sa lutte contre les Socialistes

Révolutionnaires et autres défenseurs de Kerensky.

Il lance ces mots d'ordre qui trouvent un écho sincère en chaque ouvrier :

PROLETAIRES, PLUS QUE JAMAIS FRONT UNIQUE !

POUR LE RETRAIT PUR ET SIMPLE DES ARRETES-LOIS DE FAMILLE ET DE MINESE !

POUR CHASSER LE GOUVERNEMENT DES AFFAMEURS !

PREPAREZ ET DECLANCHEZ LA GREVE GENERALE DES MINEURS !

PREPAREZ ET DECLANCHEZ LA GREVE GENERALE DE TOUTES LES INDUSTRIES !

**

Les étudiants marxistes considèrent que seule une politique nettement révolutionnaire et essentiellement prolétarienne sert vraiment les intérêts de la classe ouvrière.

Ils rejettent absolument toutes tentatives de collaboration de classes.

C'est pourquoi ils combattront aux côtés du prolétariat et défendront les mots d'ordre de son avant-garde la plus éclairée : le Parti Communiste.

Pierre L. LAISNEZ

Les Communes

18 mars 1871 !

La Commune de Paris !

Un cri d'espérance partait du monde travailleur ! Le peuple s'éveillait ! Mais Versailles et ses sbires écrasèrent le mouvement dans le sang.

Octobre 1917 ! Octobre Rouge !

Refusant de continuer la guerre, de l'autre côté de l'Europe, les ouvriers paysans et soldats russes, dirigés par le parti bolchevick et Lénine, instauraient la dictature du prolétariat et s'attelaient à la tâche de l'édification socialiste.

Le sang des communards de Paris n'avait pas été versé en vain ! L'expérience de leur défaite aida le prolétariat russe à se libérer de toute oppression !

Février 1934 ! Commune de Vienne !

Octobre 1934 ! Commune des Asturies !

La bourgeoisie tremble : toutes ses forces sont mises en action pour écraser l'adversaire, ce qu'elle appelait « humanité » n'existe plus : A Vienne on condamne à mort et l'on pend un ouvrier que les médecins finissent d'opérer ! En Espagne, on veut fusiller des hommes que l'on a dû porter au tribunal sur une civière !

Rien n'est épargné : la répression s'abat féroce sur les femmes et les enfants des combattants.

Mais chaque coup porté au peuple augmente sa colère : rien ne pourra plus sauver le monde capitaliste de sa ruine.

Paris 1870 a préparé l'Octobre Russe.

Vienne et les Asturies 1934 préparent l'Octobre Mondial.

Que ceux qui disent : « Ces défaites étaient inévitables ! le temps des barricades est passé ! » relisent l'histoire des mouvements ouvriers après 1905 en Russie.

Les réformistes disaient alors aussi : le temps des luttes violentes est passé, la politique des bolchéviques est criminelle.

Mais en 1917, muni des expériences de 1870 et 1905, le prolétariat russe battait sa bourgeoisie, établissait son règne et faisait trembler le monde à l'écho de sa voix jeune !

Soviets en Hongrie, Soviets en Suisse, Révoltes des marins dans la mer Blanche, Fraternalisation des soldats : la solidarité internationale aidait les combattants russes à prendre le pouvoir.

Aujourd'hui, unis dans le même combat, les prolétaires du monde entier lutteront pour la défense de l'U.R.S.S., aideront les peuples d'Allemagne et d'Italie à se libérer de leurs tyrans, et fonderont ensemble le monde socialiste qui, seul peut faire faire à l'humanité entière un bond en avant dans la conquête de la science et du bonheur.

Contre la bourgeoisie de tous les pays, qui s'unit pour salir les combattants de Vienne et des Asturies, qui lance des torrents de mensonges sur ces lutteurs héroïques, la solidarité prolétarienne internationale sauvera les victimes de la répression et les aidera dans leur lutte.

En France, socialistes et communistes, unis fraternellement, ont empêché le fascisme de passer. Ils nous montrent l'exemple à suivre. L'arme la plus efficace du prolétariat en lutte est son unité d'action.

C'est au prolétariat de la forger dans ses luttes quotidiennes.

Puisse le 18 mars 1935, jour anniversaire de la Commune de Paris, marquer une nouvelle étape dans la réalisation de l'unité d'action prolétarienne dans le monde entier.

Pierre L. LAISNEZ

Les Fascistes tuent au Mexique

Le secrétaire général de la Fédération des Etudiants révolutionnaires a été tué par les « chemises d'or » — ce cynisme. Cinq femmes et huit hommes ont été blessés. Ceci au cours de l'inauguration d'un nouveau local communiste, à Mérida. Bien entendu, les membres de « l'Action Révolutionnaire (?) Mechcana anti-sémite », autrement dit « chemises d'or », furent protégés par la police pendant leurs exercices de tir au revolver.

Une grande réforme constitutionnelle en U. R. S. S.

UN GRAND PAS EN AVANT VERS LA DEMOCRATIE SOCIALISTE

Tandis qu'un nombre toujours croissant de pays capitalistes abandonnent les garanties les plus élémentaires des citoyens vis-à-vis de l'Etat, en reviennent à des formes gouvernementales de l'Ancien Régime, l'Union Soviétique connaît une toute autre évolution.

Précisément au moment où toute la presse capitaliste et celle de la IIe Internationale et des autres fractions et groupes dissidents déclenchèrent de par le monde une campagne d'une violence inouïe contre l'U.R.S.S. qui s'était débarrassé des assassins de Kirov et de gardes blancs terroristes, au moment même où les chefs réformistes protestaient contre la soi-disant « renaissance » de la terreur du communisme de gueux, l'U.R.S.S. a modifié sa constitution. Si véritablement les ennemis de l'U. R. S. S. ont raison quand ils disent que la recrudescence de la terreur bolchévique provient de l'échec de l'économie planifiée et de la toute puissance de la bureaucratie stalinienne « il faudrait s'attendre logiquement à ce que la réforme constitutionnelle reflète cette situation déplorable. Or, quelle ne fut pas la stupéfaction du monde, de ceux surtout qui en ayant pour l'U.R.S.S. une vive sympathie, n'admettent pas la dictature du prolétariat et veulent la démocratie socialiste quand ils ont appris les lignes générales de la réforme constitutionnelle, à savoir :

- 1) Substitution des élections directes aux élections à plusieurs degrés ;
- 2) Substitution du système électoral, inégal en certains cas, par un système égalitaire ;
- 3) Substitution du vote secret au vote public.

Nous allons consacrer à cet événement capital une étude plus approfondie dans le prochain numéro de l'E.M. Mais il fallait absolument en parler déjà maintenant. Il faut que les étudiants suivent avec un peu plus d'attention, ce qui se passe dans cet autre monde, qui est l'Union Soviétique.

Ajoutons, enfin, que si cette réforme constitutionnelle a été chaleureusement accueillie par les E. M., par tous les révolutionnaires conscients, elle ne nous a pas surpris, car nous marxistes proclamons déjà depuis plus d'un demi-siècle qu'il faut substituer à la démocratie bourgeoise ou aux autres formes gouvernementales de la bourgeoisie (à la dictature bourgeoise, c'est-à-dire du fascisme) la dictature du prolétariat. Mais ce serait là, selon nous, un stade provisoire. Ce serait un moment dans l'histoire du socialisme. Car, disaient déjà Marx et Engels, et Lénine a résumé la théorie étatique marxiste dans « L'Etat et la Révolution », du moment que les bases économiques et sociales d'une société sans classe existeront, l'Etat « déperira », à la dictature du prolétariat se substituera la démocratie socialiste. Nous sommes encore loin de cette situation en U. R. S. S. d'autant plus que l'Union Soviétique est un îlot socialiste menacé de toute part par l'impérialisme.

Mais la tendance vers cette démocratie socialiste reçoit par cette réforme soviétique une confirmation éclatante.

MOUREAU.

P. S. — Ceux qui voudraient se documenter sur la constitution soviétique, peuvent consulter utilement : « L'Etat et la Révolution » de Lénine, « La Constitution de l'Union Soviétique », Bureau d'Édition, Paris (en vente : 6, rue d'Assaut, à Bruxelles, aux Publications Internationales et surtout « Le Journal de Moscou, du 9-2-1935, également en vente à la rue d'Assaut.

Une conférence nationale des E. M. se tiendra à Bruxelles, en mars

Pour vaincre nos faiblesses actuelles, toutes les sections de province doivent préparer minutieusement cette conférence et y envoyer de nombreux délégués.

Toutes nos sections ont déjà reçu et recevront encore des directives précises sur la conférence; aussi nous bornerons-nous dans cet article, à mettre en évidence l'importance capitale que la Fédération Bruxelloise des E.M. attache à cet événement.

Si, jusqu'à présent, nous avons eu des sections de province, le centre a entretenu avec elles des relations si peu suivies, que chaque section des E.M. vivait de façon quasi indépendante, élaborant elle-même son plan de travail, sa tactique et sa politique ; nous étions tout, sauf une organisation estudiantine nationale.

A maintes reprises — notamment lors des pourparlers pour un F. U. avec les E. S. et lors du Congrès Mondial des Etudiants de décembre 1934 — nous avons amèrement senti les graves conséquences d'une situation à ce point anarchique.

A l'heure actuelle, notre recrutement s'en ressent, l'écoulement de notre presse se heurte à de gros obstacles; quant aux difficultés financières rencontrées par le centre dans la province, mieux vaut n'en point parler.

Non pas que nous ayons l'intention de limiter l'action de la province à une « auto-critique », sans doute indispensable; mais nous voulons regarder l'avenir; pour cela, il nous faut établir une perspective pour notre travail ultérieur.

C'est dans ce but que, jusqu'au 9 mars, nos sections de province doivent concentrer toute leur activité dans la préparation de ce Congrès : nous leur demandons d'élaborer des rapports, de discuter le matériel que Bruxelles leur envoie, de faire toutes les suggestions susceptibles de contribuer au développement de notre organisation.

Dans tout ce travail, elles ne doivent pas perdre de vue qu'il s'agit d'une Conférence Nationale, qui permettra d'opérer des échanges de vue fructueux; la réussite de la Conférence dépend moins du travail de Bruxelles que de celui de Gand, Liège, Charleroi, Mons, Anvers et du reste de la province.

Notre principal désir est de voir participer à cette réunion des élèves de l'enseignement secondaire ou d'établissements spéciaux. Ils seront particulièrement bienvenus et peuvent dès à présent se mettre en relation avec nous.

Tous nos camarades doivent se rendre compte de la gravité exceptionnelle de l'heure.

L'interdiction par le parlement de la manifestation du 24 février constitue une mesure préfasciste qui ressemble singulièrement à celles que prirent la bourgeoisie allemande et autrichienne avant de « jeter le masque ».

Cela doit nous inciter à redoubler notre activité antifasciste en présence des formidables luttes sociales qui s'annoncent prochaines.

Devant la carence du P.O.B. — participation à la Commission Nationale du Travail et refus de répondre par la grève générale à l'interdiction de la manifestation du 24 février — le rôle et les responsabilités de l'avant-garde révolutionnaire croissent sans cesse.

Nous, étudiants marxistes, nous ne voulons pas nous soustraire à ces obligations; mais si grande que soient notre foi révolutionnaire, elle ne servirait pas à grand chose sans une organisation solide.

Aussi faut-il que cette Conférence triomphe radicalement de nos faiblesses d'organisation : c'est là une des tâches essentielles qui se posent à nous.

C'est pourquoi nous attachons à cette Conférence tant d'importance.

Bruxelles fera son devoir; la parole est à la province... F.B.E.M.

A GAND

Dernièrement, quinze étudiants allemands hitlériens furent reçus par le « Corps général des Etudiants » — organisme groupant tous les étudiants de Gand, E. M. compris — immédiatement les E. M. de Gand ont distribué le tract ci-après aux quinze étudiants allemands en question, plus trois cents autres tracts parmi les étudiants. Là-dessus les étudiants allemands se sont empressés de déguerpir. Voici le texte du tract :

Studenten aus dem III Reich !

Noch immer ist Flandern nicht gleichgeschaltet, noch immer gibt es andere Studenten als die welche euch zum Essen und Trinken eingeladen haben. Glaubt nur nicht dass die ganze Genter Studentenschaft euch huldigt, glaubt nur nicht dass wir die Eingesperrten von Gefangnissen und Konzentrationslagern vergessen haben. Sie, die Rote Rote, die schweigende Helden des Dritten Reichs, die Revolutionären Studenten von Gestern, die abwartende Eingesperrten von Heute — Sie sind unsere Brüder, und ihnen senden wir unseren flammenden Grusz. Und geil ein Vergnügen das andere Wert ist — gegessen habt ihr auf unseren Kosten, sei dann wenigstens so dankbar, und gibt diese Grüzze in Deutschland über. Heilt Hitler ! Freiheit für Thalman !!

Vlaansche Studenten : Het Gentsch Studentencorps, dat U allen moet vertegenwoordigen, heeft dezer dagen officieel — maar toch op een laffe verdoken wijze — Nationaal Socialistische studenten ontvangen. Dit gebeurde in uniform en achter de gesloten deuren van ONS HUIZE Mac Leod.

Dit was zeker niet met uwe toestemming ! Gij hebt te veel waardigheid om met hen te taffelen die in Duitschland Joodsche, Vrijzinnige, en onafhankelijke studenten vervolgen en laten opsluiten. We hebben de Nazi's dit manifest in handen gestopt, meer konden we niet, omdat het G.S.C. de moed niet had deze ontvangst openlijk kenbaar te maken.

Kameraden ! Het G.S.C. treedt buiten zijn rechten en plichten !

Laat dit niet toe ! ! Organizeert U ! ! !

De Marxistische Studentenkring.

LES CE. MA. DI.

A la fin de l'année dernière, se sont constituées en Belgique les premiers cercles de matérialisme dialectique, groupant des intellectuels se refusant à adopter des attitudes d'esprit dogmatiques ou sceptiques pour n'accepter que le raisonnement empiriste. Un des points de leurs recherches réside dans les sciences sociales; aussi pour rester en contact avec l'ensemble du front de lutte de classe et fonctionner comme centre d'études de documentation, le comité directeur des Ce. Ma. Di. a pris la décision d'éditer mensuellement un bulletin permettant aux intellectuels de trouver dans l'application du matérialisme dialectique, des indications pour leurs préoccupations scientifiques ou leurs besoins de lutte.

Les étudiants pourront se procurer ces bulletins chez Moureau (sciences politiques et sociales) et chez Pit Cornil (droit).

COURS DE MARXISME

Nous avons l'avantage de faire savoir que des cours de marxisme pour débutants sont organisés par les Cercles de Matérialisme dialectique (Ce. Ma. Di.).

Renseignements et inscription chez Pit Cornil (droit).

Débat contradictoire sur la Grève Générale

Y VA-T-ON? POURQUOI?

QUELLE DOIT ETRE

L'ATTITUDE DES ETUDIANTS?

Housiaux, Delantsheere et Huisman avaient répondu à l'invitation des Etudiants marxistes et étaient venus défendre à leur tribune l'opinion des étudiants socialistes, des étudiants libéraux et de la tendance « Pour ».

Laissez défendait le point de vue des étudiants marxistes, après un débat animé auquel prirent part de nombreux étudiants, et après une réplique de chacun des orateurs, une conclusion nette peut être tirée de cette soirée. C'est que l'opinion étudiante bruxelloise comprend très bien que la classe ouvrière, acculée à la famine par le gouvernement et le patronat livre une bataille décisive pour son droit à la vie.

Et si Delantsheere ne peut se solidariser avec les combattants ouvriers, il reconnaît volontiers que la cause de leur misère est la politique d'appauvrissement pratiquée par la bourgeoisie. Il espère seulement pouvoir éviter cette misère en réformant la bourgeoisie et son Etat.

Un autre enseignement est à tirer de cette séance : c'est l'utilité qu'ont ces confrontations d'idées. Trop souvent des gens se sont battus pour ne pas s'être connus et compris.

Nous avons l'espoir que des réunions nombreuses, tenues dans le même esprit de libre examen, et de volonté de compréhension mutuelle, faciliteront dans le plus proche avenir l'union des étudiants marxistes et de tous les autres étudiants de l'U.L.B., que ce soit au sujet de la politique ouvrière ou de questions comme le fascisme ou la guerre.

DUMON

Les Médailles du Roi Albert

Vendues dans tout le pays, et principalement aux environs des Eglises, ces médailles ont été un bon moyen de propagande nationale : tout le monde avait à se souvenir du « Grand Roi ». Bon. Mais ce qu'on connaît moins, ce sont les conditions dans lesquelles ces médailles ont été fabriquées, chez Fonson, rue de la Senne :

On y a commencé par renvoyer presque tout le personnel masculin, et par embaucher des femmes, que l'on peut se permettre de payer moins. Evidemment, là où il peut l'exploiter à son profit, le capitalisme est prêt à accorder à la femme du travail. Les jeunes filles, travaillant de 7 h. 45 à 18 h. 15, avec 1 heure de repos, gagnaient pour la fabrication de ces médailles 0.40 fr. l'heure. Le règlement est extrêmement confus, de sorte que certaines ouvrières, croyant travailler aux pièces, et voulant augmenter leurs maigres ressources, négligeaient le repos. Tout a été fait pour tirer parti de l'inorganisation des ouvrières. Je connais le cas d'une ouvrière mariée à qui on voulut payer fr. 51 pour 2 semaines de travail. Après réclamation, elle est parvenue à obtenir fr. 137!

De plus, les conditions de travail sont absolument anti-hygiéniques. Les mains dans l'acide, sans protection, les doigts en sang dans plusieurs cas, les ouvrières n'ont pas l'embarras du choix : ou continuer ce travail inhumain, ou se trouver sur le pavé.

Ajoutons que la même maison Fonson travaille pour l'armée : casques, ceinturons, etc.

Voilà pour le revers de la médaille. Quant à la face, chacun sait qu'elle est dorée.

R. B.

Le « Drapeau Rouge » interdit

Le « Drapeau Rouge » du 2 mars portait un dessin représentant le roi et la reine, l'un, signant des arrêtés royaux, et l'autre faisant des paquets. En dessous était inscrit : « Madame donne au détail... Monsieur encaisse en gros ». De là l'interdiction. Constatons simplement qu'il est remarquable que l'on saperçoit seulement maintenant que les chômeurs crèvent de faim.

Sais-tu mon vieux que...

...les principaux fonds de production des différents secteurs de l'économie en U. R. S. S. sont les suivants :

(Chiffres moyens aux prix de 1933)

	1925		1934	
	En millions de roubles	p. c.	En millions de roubles	p. c.
Econ. social.	22,678	48,8	90,344	94,81
Sect. capital.	3,037	6,5	83	0,09
Petites propriétés privées	20,790	44,7	3,867	4,10
Total	46,505	100,0	94,294	100,00

...les inventions nouvelles, dans les pays capitalistes, présentant un danger pour les capitaux investis, 1 p.c. à peine des inventeurs tirent quelques bénéfices de leurs travaux.

...le « Pourquoi Pas » considère que les œuvres principales d'André Malraux sont « Les Conquérants » et la « Route royale ». Quant à « La Condition humaine », elle n'est sans doute pas de lui.

...Gallo, dans « La Nation », sous-entend le Romain par modestie. Chassez le naturel, il revient au Gallo.

M. Schussnig, craignant les ovations du Front Commun, a préféré débarquer modestement en gare de Reuilly, parmi les flics.

...l'Armée Rouge Chinoise s'empare lentement mais sûrement de la province de Setchouan.

...pour les Italiens, l'Abyssinie est entachée de « barbarie constitutionnelle » et se trouve en retard de « cinq ou dix siècles » par rapport à l'Europe. Ce n'est pas flatteur pour ces mêmes Italiens quand on songe à la pile d'Adoua, en 1896.

...selon M. Mussolini, « les femmes apportent souvent dans les choses sérieuses le signe incorrigible de leur frivolité ». (« Discours », tome V, page 65.)

...l'Armée Rouge de Russie, autrefois forte de 600,000 hommes l'est maintenant de 940,000 (1934). L'armée tzariste comptait, en 1914, 1,458,700 hommes. Le budget de l'Armée Rouge pour 1935, s'élève à 10 p.c. du budget total de l'Etat. Le budget militaire du Japon s'élève à 45,5 p.c. et celui de la Pologne à 40 p.c. du budget total.

...le bulletin de l'Union des anciens étudiants de l'U.L.B. publie qu'un ingénieur des mines et un autre des constructions civiles sont piocheurs temporaires, au salaire journalier de 26 fr. 40, sur la section Luttre-Bruxelles de la S.N.C.F.B.

...M. Adrien de Meeus publie dans « Cassandre » — mais oui — l'état de « la principale rente cotée » en Italie, celle de l'emprunt à 3,5 p.c., qui présente une « chute ininterrompue » :

1er novembre 1934,	89 livres;
1er décembre 1934,	86 livres;
31 décembre 1934,	84.47 livres;
5 janvier 1935 (arrive de M. Laval à Rome),	82.60 livres;
31 janvier 1935,	81.35 livres.

Quant à la lire elle-même, la parité or étant de 74 livres pour 100 francs français, en voici le cours :

31 décembre 1934,	77.20 livres pour 100 francs français;
Janvier 1935,	77.35 livres pour 100 fr. fr.;
5 février 1935,	77.65 livres pour 100 fr. français.

J. L.

Lettre ouverte à un camarade

Aperçu de l'idéologie fasciste

Paul Whol a été pendant sept ans et demi directeur d'un des plus importants services de la Chambre de Commerce Internationale. En cette qualité, il a assisté à un très grand nombre de Conférences internationales gouvernementales et privées.

De nationalité allemande, antifasciste, il a quitté la C. C. I. parce qu'il a estimé impossible de collaborer avec des nationaux-socialistes et en protestation contre l'attitude du nouveau secrétaire de la C.C. I. envers ces mêmes nationaux-socialistes.

LA REDACTION

Camarade,

Vous dites que le fascisme exerce une grande attraction sur les esprits. Ses admirateurs sont de deux ordres.

D'abord, les romantiques et les violents. C'est le panache, la gueule de César qui les attirent. Sur eux, les arguments n'ont point de portée. Mieux vaut ne rien dire. Ils cherchent l'idéal et ils sont dans l'Irréel. Ils n'ont pas compris que pour aller vers l'infini et le parfait, il faut avoir le courage de s'avancer dans tous les sens vers des buts imparfaits et limités. Les grandes envolées nous portent au pays des chimères, des rêves inconscients. Seuls les rêves, dont on se souvient, comptent, les rêves distincts, éveillés, ordonnés. Nous vivons pour les réaliser.

Les romantiques, eux aussi, entreront en contact avec la réalité. Ils découvriront les beautés et ses laideurs, ses lois et ses surprises. Il est vrai que leur réalité est le monde où ils évoluent, le monde bourgeois qui leur répugne, qu'ils savent cyniquement ploutocratique et lâche et qu'ils voudront juste et héroïquement grand. Mais ils sont jeunes, leurs regards ne sont pas encore limités par les cloisons invisibles des préjugés et des idées fixes. Peut-être découvriront-ils un jour qu'il existe encore une autre réalité. N'essayons pas de les convaincre, montrons leur les faits tels qu'ils sont. Ils viendront dans notre monde où ils resteront dans le leur, ils seront pour ou contre nous. Ils resteront probablement violents et romantiques; c'est une question de tempérament.

Les autres sont fascistes par réflexion. Ils croient à la possibilité de résoudre les difficultés sociales et économiques de l'époque d'après-guerre par une discipline nouvelle qui transformerait la vie des sociétés sans toucher à leur fondement. Ce régime, qui se réclame à la fois des corporations et des guildes du moyen-âge et des idées généreuses des socialistes français du début du 19e siècle, les séduit par sa façade de justice sociale et de vertu civique. Résultat d'une évolution organique, il leur semble réunir le passé au présent; issu d'un mouvement de jeunes combattants, il leur paraît consacrer la victoire de l'esprit d'initiative sur celui de la routine et la domination, de l'élan de la jeunesse sur le scepticisme encroûté des vieux. La corporation intégrale, embrassant dans l'Etat toute la vie du peuple, leur promet enfin la réalisation d'une harmonie créatrice et le rétablissement de l'ordre véritable par la force.

Ce sont les contours des idées qu'ils méditent. Ces idéologues du fascisme sont beaucoup plus tenaces que les enthousiastes. Parmi les jeunes leur mouvement a trois faces : obscurantisme et confusion, intérêt inavoué, ruse.

Les confusionnistes n'admettent pas que les contradictions réelles qui déchirent notre monde résultent de son organisation économique et politique. Beaucoup d'entre eux sont juristes, historiens, sociologues. Orientés par leurs études vers les institutions, vers le règlement, vers tout ce qui prétend imposer des lois à la vie et par cela, faire l'apologie des règles établies, ils restent dans le domaine de la politique pure et pensent pouvoir affecter le fondement

matériel de la société par des réorganisations formelles, transformer la base par un changement de superstructure. Rhéteurs d'une révolution de surface, ils détournent les regards de ce qui est essentiel vers ce qui est fortuit et de ce qui est fondamental vers ce qui est accessoire. Le pire c'est qu'ils sont de bonne foi.

Les intéressés sont ceux qui ont des doutes, mais le mouvement part du milieu où ils vivent; les sympathies, les camaraderies les y retiennent. Et puis, ils feront peut-être une carrière. L'idée fasciste est là pour leur permettre de se forger des illusions sur leurs véritables mobiles.

Les rusés se disaient socialistes, il y a peu de temps; publiquement, ils le font peut-être encore. Mais, le socialisme leur semble avoir perdu la partie. Le mouvement ouvrier, au fond, ne les a jamais intéressés. Renier ses convictions d'hier ouvertement serait compromettant; il faut y arriver par échelons. Les racines socialistes de l'idéologie fasciste, son mélange doctrinal leur facilitent une transition qu'ils ont soin de dissimuler par un radicalisme factice.

Tous ces gens-là ignorent un peu la réalité du fascisme. Il faut, me dites-vous, la leur montrer crûment. Il ne suffit pas de passer ses vacances en Italie. Il faut voir le fascisme italien au travail, il faut l'observer devant des faits précis, suivre l'évolution de sa doctrine chez les convaincus et chez les apologistes. J'écarte donc dès le début une critique théorique; elle a été faite. Elle ne persuadera pas les romantiques qui n'écoutent pas les arguments, ni les réfléchis qui, les uns croient avoir entrevu une vérité ésotérique, et les autres ne voudront pas entrer en discussion. Je me limiterai, comme vous me le demandez, à évoquer des faits, à expliquer mes expériences personnelles. Peut-être feront-elles hésiter les romantiques et réfléchir les réfléchis.

J'ai collaboré pendant près de huit ans avec des chefs de l'économie fasciste, avec des bureaucrates du régime, avec des professeurs, des directeurs d'entreprises et des fonctionnaires, j'ai eu l'occasion de les écouter à l'étranger et en Italie, dans leurs discours aux conseils et comités internationaux, dans des entretiens personnels et pendant le travail, de discuter avec eux et de me rendre compte du degré de sincérité de leurs paroles. Mes observations portent sur un nombre très limité de personnes, mais sur des personnes caractéristiques. Il va de soi qu'elles ne visent pas le côté humain. Ce sont des hommes comme les autres, avec leurs défauts et leurs qualités, certains même avec des qualités exceptionnelles.

Dans l'ensemble, je distinguerai cinq variations de l'idéologie fasciste :

1) celle des capitaines d'industrie et autres grands propriétaires ou délégués de propriétaires,

2) celle des professeurs et autres idéologues professionnels de la doctrine corporative;

3) le fascisme passe-partout;

4) le fascisme terroriste;

5) le fascisme de Mussolini.

Je traiterai surtout des trois premiers.

Dans les réunions économiques à l'étranger les chefs de l'industrie, du commerce et de la banque italienne ont toujours défendu les conceptions classiques de l'économie libérale, de ce qu'on a appelé en Belgique, l'économie autorégulatrice. Mussolini, qui les couvre d'ailleurs, n'a pas seulement deux faces comme le Janus romain mais plus que Protée. Si l'on enseigne au Français de se croire supérieurement intelligents, aux Allemands de se croire supérieurement énergiques, aux Anglais de se croire supérieurement supérieurs, le fascisme enseigne certainement à ses adeptes italiens d'être supérieurement subtils.

(Suite et fin au prochain n.)

Il faut lire

Fontamara

DE

Ignazio Silone

Silone est né en 1900 à Pescia, dans les Abruzzes. Il a eu six frères et sœurs, maintenant morts. Le dernier frère est mort en 1952, torturé par les fascistes dans la prison de Procida, près de Naples. Lors du tremblement de terre de 1915 qui détruisit une partie des Abruzzes, sa mère est morte et sa maison fut détruite. Il accomplit ses études classiques au séminaire de l'évêque de sa région et fréquenta ensuite des écoles à Rome, San-Remo et autres lieux.

Pendant la guerre, dégoûté par l'attitude de l'Église, il abandonna la foi catholique, puis dirigea une revue de paysans « pour la paix ». Il devint alors secrétaire de la Fédération des paysans des Abruzzes. En 1918, il est chef de la jeunesse socialiste de Rome et directeur du journal « Avanguardia », plusieurs fois détruit et supprimé par les fascistes. En 1922, il est rédacteur du quotidien de Trieste « Il Lavoratore », trois fois saccagé et incendié par les fascistes. Après la marche sur Rome, il quitta l'Italie pour deux ans. Il est allé en Russie, en Allemagne, en Espagne — où il fut mis en prison et expulsé par Primo de Rivera — et en France — où il fut mis en prison et expulsé pour avoir combattu la guerre du Maroc —. De 1926 à 1928 il résida illégalement en Italie comme organisateur de la presse clandestine antifasciste. En 1930, il comparut devant le Tribunal Spécial fasciste « pour avoir organisé une insurrection contre l'État fasciste ». Comment en est-il sorti ? Depuis 1930, il vit en Suisse, réfugié politique.

« Fontamara » est un de ces livres auquel on n'ose pas croire, la réalité qu'il vous présente est telle qu'elle dépasse les imaginations les plus contournées.

C'est l'histoire des préludes de cette « insurrection » pour laquelle Silone fut traduit en justice.

Les *cafoni*, paysans des Abruzzes, couverts d'hypothèques et d'impôts sont trompés de façon suivie par le *podestat* local, sorte de petit dictateur de province, abusant de son pouvoir au delà de toutes limites. La bande fasciste du pays envahit le village en l'absence des hommes et fait preuve d'un parfait savoir-vivre envers les femmes des *cafoni*. Cependant, la « coupe » ne déborde que le jour où le *podestat* s'approprie l'eau du ruisseau irriguant leurs champs. Sous la conduite d'organiseurs occultes — l'Habituel Inconnu — la révolte se déclenche et le village disparaît dans les ruines et le massacre.

Toute l'œuvre exprime la gigantesque duperie que constitue le fascisme. Duperie idéologique aussi bien que dans les détails de la vie des paysans.

« Fontamara » est malheureusement un livre vrai. Passionnant.

Silone a également écrit une grande étude sur le fascisme : « Il Fascismo », traduite en allemand, mais pas en français, et des nouvelles, non traduites. Proposons à ceux qui savent l'italien ou l'allemand la traduction de ces œuvres importantes.

Jean LAVACHERY

MM. Marx et Engels ne collaborent plus à « L'Universitaire »

Nous constatons avec peine que Messieurs Marx et Engels ont résilié leur contrat avec le « Universitaire ». Les mauvaises langues prétendent que cet abandon est dû aux tendances réformistes du dit journal.

Ensuite, étant donné les excellents rapports que nous entretenons avec Messieurs Marx et Engels, nous nous efforçons d'intercéder auprès d'eux en faveur de ce journal frère.

LA REDACTION.

Réflexions sur le Congrès de Bruxelles

leur devoir et ils n'ont eu qu'à s'en réjouir.

Quant à la ligne politique du Congrès, que Boutbien qualifie d'opportuniste et de confusionniste, elle a été dictée par les congressistes. Quel a été le but du Congrès ? Il ne s'agissait pas de convoquer uniquement un Congrès d'étudiants socialistes, communistes et marxistes. Le but du Congrès — et dans une certaine mesure on l'a atteint — était de réaliser l'union de toutes les forces antifascistes de la jeunesse universitaire, quelles qu'en soient les tendances politiques ou les opinions philosophiques, contre la guerre et le fascisme.

L'expérience allemande, autrichienne et espagnole a montré qu'il faut opposer aux bandes fascistes armées, jouissant de la complicité manifeste des cadres supérieures de l'armée, de la police et de la bureaucratie d'État, un front populaire antifasciste très large. Certes les partis socialiste et communiste en tant qu'organes de la classe ouvrière organisée, constituent l'âme autour de laquelle gravitent les autres organisations antifascistes. Mais si l'on veut éviter que les classes moyennes et les intellectuels soient les dupes de la politique réactionnaire, mais démagogique de la haute finance et de la grande industrie monopolisée, l'importance de la conquête de ces couches sociales est capitale précisément à un moment où la prolétarisation de ces couches les pousse à des solutions révolutionnaires ou contre-révolutionnaires.

Or, pour des raisons psychologiques, on ne peut pas s'adresser aux classes moyennes avec une terminologie marxiste. Nous ne trompons pas les classes moyennes, comme le font les fascistes. Nous avons la conviction profonde et l'U.R.S.S. le confirme, que seuls la dictature du prolétariat et le socialisme peuvent sauver les classes moyennes et des intellectuels. Seulement au lieu de leur parler un langage qu'ils ne comprennent pas, on doit leur parler dans leur langage. L'expérience historique a montré que les classes moyennes prolétarisées ne s'approchent pas toujours automatiquement du prolétariat, mais que le prolétariat doit conquérir les classes moyennes : il n'y a que les marxistes qui n'ont rien compris à la dialectique de Marx pour être d'un avis contraire. C'est un peu la thèse de de Man, dira-t-on. Oui et non. Alors que de Man confond les moyens avec les buts comme Bernstein le fit jadis. Alors que pour les planistes la conquête des classes moyennes devient un but, nous autres marxistes nous considérons que c'est un moyen, pour instaurer la dictature du prolétariat, dont de Man et les autres chefs réformistes ne veulent rien savoir.

D'ailleurs nous sommes fortement étonnés d'entendre Boutbien prôner si vertement la nécessité de la dictature du prolétariat, d'une politique de classe contre classe intransigeante, alors qu'il appartient, comme nous venons de le dire, à un parti, à une Internationale, qui a combattu, combat encore théoriquement et pratiquement la dictature du prolétariat, se prononce pour une collaboration de classe dans les cadres de la démocratie bourgeoise, pour l'instauration du socialisme par des voies constitutionnelles.

Lorsque les communistes proposeront aux socialistes dans tous les pays capitalistes un front unique ayant pour base une politique de classe contre classe, en faveur de la prise insurrectionnelle du pouvoir, les socialistes refusèrent pour des raisons qu'on connaît. Ils accusaient les communistes de leur faire des offres de front unique qui, d'avance, étaient inacceptables pour la IIe Internationale.

Maintenant que les communistes proposent aux socialistes un front unique sur une base qui écarte les points litigieux, les socialistes refusent encore, cette fois parce que la plateforme communiste est trop « réformiste... ». Ce qui pousse les

chefs socialistes à cette attitude négative c'est leur opposition à toutes les formes de F. U. Voilà le nœud du problème.

Supposons un moment qu'au Congrès les étudiants socialistes, marxistes et communistes aient exigé qu'on adapte dans le manifeste et dans les autres documents une motion en faveur de la dictature du prolétariat, de l'expropriation de la bourgeoisie et de la séparation de l'Église et de l'État, etc. Il suffit de poser le problème pour se rendre immédiatement compte que les libéraux, les chrétiens, les pacifistes et démocrates, une fraction des inorganisés, auraient quitté le Congrès en accusant celui-ci d'être une manœuvre communiste, tout le Congrès aurait perdu sa raison d'être puisqu'il s'agissait, répétons-le, de réaliser l'unité d'action de tous les antifascistes et à en finir avec un sectarisme étroit qui, en Allemagne et ailleurs, a conduit le mouvement révolutionnaire à la défaite momentanée. Or probablement Boutbien désire, autant que nous, qu'en France et ailleurs, la classe ouvrière ne connaisse pas le fascisme. Mais alors, pourquoi vouloir répéter les erreurs d'Allemagne, d'Autriche et d'Espagne ?

Un plan de travail par lui-même n'a qu'une valeur relative. C'est à travers l'action qu'on peut apprécier la valeur d'un programme. Camarades socialistes, il faut l'action et l'action jugera le plan. Vos camarades socialistes français, par leur attitude à priori passive, si non hostile, rendent au mouvement de Bruxelles un bien mauvais service. Et le plan d'action élaboré au Congrès n'en peut rien.

Nous avons déjà insisté sur l'hégémonie politique nécessaire du prolétariat dans le mouvement antifasciste. Il nous semble que Boutbien parle dans le vide et use de formules démagogiques.

Souvenez-vous que la présence d'ouvriers antifascistes fut acclamée follement par le Congrès. Souvenez-vous aussi que seuls les Étudiants Marxistes s'abstinrent dans le vote d'une motion du Comité d'initiative belge, qui s'opposait formellement à la participation d'ouvriers au Congrès ! L'intervention brillante d'un prolo parisien a laissé de profondes traces dans la discussion du Congrès et dans les documents issus de celui-ci.

Un des points les plus positifs du Congrès, peut-être celui qui nous tient le plus à cœur, à nous, E. M., c'est que le Congrès des Étudiants a proclamé sa solidarité avec la classe ouvrière, la communauté d'intérêts qui lie les travailleurs intellectuels aux travailleurs manuels. Les représentants des étudiants antifascistes du monde entier se sont engagés à lutter coude à coude avec le prolétariat et les ouvriers français, puisque ce furent malheureusement les seuls qui assistèrent au Congrès, ont assuré les étudiants antifascistes français de leur appui total dans les luttes estudiantines. En France, cette collaboration a déjà pris des formes concrètes.

Certes, il faudra que la classe ouvrière et les étudiants de gauche fassent encore de grands efforts et de grands sacrifices avant de donner cours aux perspectives du Congrès de Bruxelles.

Mais, et c'est sur cela que nous terminerons, les perspectives, la tactique, le programme élaboré à Bruxelles sont sains, honnêtes et révolutionnaires. Et, en tout cas, aucune organisation qui se prétend socialiste ne peut raisonnablement, sans se trahir elle-même, mettre des bâtons dans les roues du mouvement de Bruxelles.

MOUREAU.

Rousseau et consort ont été condamnés à 5 francs d'amende avec deux ans de sursis, au paiement des frais du procès et à un franc de dommage et intérêt à la partie civile (Blick).

LA REDACTION

LA QUESTION FLAMANDE Les fascismes se suivent...

Le peuple flamand fut toujours opprimé ou trahi.

1) Dans les provinces de Flandre proprement dites, où l'industrie textile est prédominante, l'ouvrier a toujours dû se soumettre à une condition de vie des plus misérables.

Au 19^e siècle la pauvreté s'est accrue par l'introduction brusque du machinisme qui a véritablement ruiné quantité de petites entreprises à domicile, dont vivaient de nombreuses familles. Cette profonde détresse de l'ouvrier des Flandres, aggravée par son ignorance et son isolement culturels, est dépeinte dans toute sa crudité dans la littérature de l'époque.

Au 20^e siècle, c'est le capital qui exploite le prolétaire flamand : Courtrai, Gand, St-Nicolas possèdent leurs grandes filatures où surtout les femmes rendent service à la bourgeoisie. Elles conviennent mieux, en effet, pour le bobinage et les diverses opérations de tissage; de plus, elles se contentent de salaires moindres. Autant de profit pour le patron.

D'autre part, la bourgeoisie belgiciste qui considérait la Flandre presque comme une semi-colonie, a gêné constamment son développement économique, en empêchant notamment la création d'une industrie lourde puissante.

Le paysan, lui, est exploité par le Boerenbond...

Il loue son champ au grand propriétaire qui, lui, se contente de toucher de gros fermages. Cependant, pas de plus grand travailleur que le paysan flamand; grâce à son labeur endurant il peut modestement nourrir sa famille et s'abriter dans une ferme fruste et sans le moindre confort.

Les paysans propriétaires sont en minorité, ou alors il s'agit de « gentlemen farmers » qui « surveillent » leurs cultures.

Cette exploitation matérielle est rendue plus lamentable encore par la domination de classe au moyen d'une langue étrangère; le français. Tout bourgeois qui se respecte parle français, le flamand est la langue de cuisine... Ceci est moins vrai pourtant dans les campagnes où le clergé, par intérêt, est favorable à la culture flamande.

2) Le clergé a intérêt à maintenir le peuple dans son ignorance et il l'aveugle par ses tendances dites flamingantes. Le curé, du haut de la chaire, prêche fidélité à la Flandre et au Christ; formule exprimée dans la devise : « Alles voor Vlaanderen, Vlaanderen voor Christus » et exploite ainsi à la fois l'attachement sincère des paysans à leur langue, et leurs sentiments religieux et profondément chrétiens. Car, l'âme simple du Flamand aime son Christ, sa Vierge, aime l'église du village et les images et les reliques et les processions...

Allez voir à Dixmude, les milliers de pèlerins qui viennent prier au pied du monument aux morts; prier pour la Flandre, prier pour la paix... Le curé, très psychologue, touche toutes les cordes sensibles...

Imaginez la même foule, non plus soumise à son destin, non plus sous le joug du prêtre, non plus humiliée devant son dieu, et vous la verrez animée d'une force révolutionnaire, sans égale, d'une solidarité agissante...

3) Le « mouvement flamand » (Vlaamsche beweging) conduit par des chefs purement « nationalistes », contenant en lui tous les germes d'une nouvelle trahison...

Trop faible pour créer un idéal purement « flamand », l'idéologie nationaliste déjà existante, s'est étendue d'une part vers le fascisme, dont le programme, c'est-à-dire, celui de la « Légion Nationale », condamne « toute tendance séparatiste et fédéraliste », s'entend, toute tendance activiste ou flamingante. Mais dans la partie constructive du programme est prévu « le respect pour tous les Belges de leur langue maternelle et de leur culture propre »; « un Belge flamand a le droit d'être administré, jugé, enseigné dans sa langue ».

Ce programme peut donc satisfaire les

Flamands très modérés, contents du régime linguistique actuel mais désireux de plus d'égalité. Pourtant, les fascistes les trompent encore car ils jugent que les populations flamandes ont tout intérêt à connaître le français, pour que l'union nationale soit plus solide...

D'autre part, le nationalisme flamand s' imagine avoir trouvé sa voie de libération dans le mouvement « Dinaso », c'est-à-dire « Dietsche Nationaal Solidaristen », section flamande du mouvement fasciste hollandais « Verdinaso » ou « Verbond van de Dietsche Nationaal Solidaristen ». Le Verdinaso ayant pour but l'union de tous les Dietschers sous la direction de Joris Van Severen, semble satisfaire le parti des activistes ou séparatistes flamingants, parti qui a pris naissance au début de la guerre et montra des sympathies pour l'annexion de la Flandre par l'Allemagne. Les fascistes dinazos sont les représentants en Flandre de l'impérialisme allemand, tout comme les fascistes de la Légion Nationale sont ceux de l'impérialisme belge.

La vague nationaliste trouve un bon terrain en Flandre où, sous le couvert de l'exaltation culturelle, elle écrase l'homme et lui fait subir en automate la volonté d'un chef. « Nous croyons dans le mouvement Dinaso et dans notre chef, disent-ils, et cela nous suffit ».

La seule ébauche de réaction des frontistes dans leur organe « De Schelde » fut éphémère et à partir de septembre dernier, ce journal s'est intitulé « Vlaamsche Nationaal Dagblad ».

Un revirement s'est opéré en octobre dernier, dans le programme même des Dinaso. Van Severen s'est vite rendu compte que la protection du capital lui serait assurée s'il se rapprochait secrètement de la Légion Nationale... Résultat : les masses qui suivent Van Severen sont dupes de leur propre chef.

Le parti socialiste en Flandre, s'est toujours méfié des revendications linguistiques; il se'st rendu compte que cette question, des plus épineuses, provoquerait rapidement une scission et affaiblirait le parti; c'est parce qu'il ne voit pas le mouvement flamand sous l'angle de la lutte des classes.

Enfin, le parti libéral, essentiellement bourgeois et belge, n'a rien fait pour les flamands; seulement à Malines est né, lors des dernières élections, un faible mouvement dissident. Quelques cinq cents Flamands se groupèrent autour de Buskens pour défendre leurs libertés. Ce fait paraît négligeable mais prouve que la révolte contre l'oppression française existe en germe dans toutes les classes de la société.

Là réside l'énorme capacité révolutionnaire du mouvement flamand. Il importe de bien s'en servir; car l'âme flamande se sent « une » malgré les divergences et aura un jour conscience de toutes ses formes d'exploitation.

Le nationalisme flamand existe; il peut être encouragé d'après la vraie formule marxiste. Nous la trouvons dans un article de Boross « La naissance de deux nations » (1) : « Pour l'Union Soviétique la libération nationale signifie mettre tout en œuvre pour extirper les dernières traces de l'ancienne oppression et élever les peuples autrefois arriérés, à pas de géant au niveau des peuples les plus civilisés ». C'est ce que le socialisme a réalisé dans le territoire Kabardino-Balkare, où la libération économique se poursuit en même temps que la libération nationale. « Les paysans comprennent maintenant la puissance formidable du collectif ».

L'on voit qu'en U. R. S. S. se pose également le problème des rapports du socialisme avec les multiples nationalités opprimées sous le régime tsariste. La tendance de la politique de Staline est de développer le mieux possible tout germe de nationalité,

(1) « Corespondance Internationale », du 23 juin 1934.

Mon voyage à travers l'Autriche me fit parcourir une partie de la province de Salzburg, la vallée du Danube, de Linz à Vienne, les provinces de Stirie, du Tyrol et du Voralberg. Je visitai successivement Salzburg, Linz, Vienne et Innsbrück.

Salzburg, ville frontrière, doit à cette situation d'avoir joué un certain rôle pendant le putsch national-socialiste de juillet dernier. Cependant, rien n'éloigne davantage l'esprit du voyageur de toute préoccupation d'ordre politique ou social que le spectacle de cette petite ville charmante et paisible, entièrement consacrée au culte de Mozart et pour cette raison envahie d'étrangers dès le début du festival annuel. Seules quelques affiches gouvernementales témoignent de l'importance des luttes récentes. Deux ou trois textes de proclamations ont été répandus sur tout le territoire autrichien. Le gouvernement allemand y est ouvertement accusé d'avoir préparé l'insurrection naziste. L'oraison funèbre de Dollfuss y est généralement exprimée en ces termes : « Dollfuss starb für eine grosse Idee ». Cette grande idée, on la connaît : libérer autant que possible l'Autriche de la tutelle de la S. D. N. et la placer sous la dépendance de l'ennemie héréditaire : l'Italie, afin d'opposer à l'Allemagne une alliance militaire puissante et efficace.

A cette politique extérieure correspond, à l'intérieur, une lutte implacable contre la social-démocratie (anéantissement de la municipalité socialiste de Vienne) et contre le parti nazi, pour assurer, sous l'égide spirituelle du pape, le triomphe du parti chrétien social. L'échec inévitable de cette entreprise n'a été qu'apparemment contrarié par le double succès de la politique de Dollfuss sur les deux principaux partis d'opposition. Ce n'est là que partie remise.

Nulle part, en Autriche, on n'éprouve cette impression d'exaltation collective et de puissant enthousiasme qui frappe le voyageur dès son premier contact avec l'Allemagne hitlérienne.

Dans les villages, le peuple lit avec indifférence les affiches invitant la population à adhérer au « Vaterlandische Front ».

La dictature au pouvoir s'exerce dans l'indifférence, le mépris ou l'exécration de la très grande majorité de la population.

Je me souviens des hôteliers chez qui j'avais pris pension dans un petit village du Salzkammergut (région voisine de Salzburg). Ces gens se plaignaient de ce que la taxe prohibitive qui frappe les voyageurs allemands se rendant en Autriche en réduisit la clientèle de 90 p.c.

Comme je leur demandais pourquoi, ils ne protestaient pas auprès du gouvernement : « Protester ? » s'écria l'hôtesse, complètement ahurie par l'évidente naïveté de ma question : « mais si nous protestions... » elle n'acheva pas mais un petit geste que le souvenir des récentes pendaisons rendait sinistrement évocateur exprima fort bien sa pensée.

Comme j'avais peu à peu capté la confiance de mes hôtes je crus pouvoir les interroger sur la situation des différents partis politiques. On me répondit que le parti nazi était très puissant, qu'il groupait dans la région beaucoup d'intellectuel, etc, etc. « Et les social-démocrates ? » deman-

et par la formation de noyaux culturels, de permettre à toute forme artistique de s'épanouir en pleine liberté, avec ses caractères propres.

En résumé, le marxisme en face de la question flamande nous fait adopter ces trois points : Libérer l'ouvrier flamand de l'emprise du capital;

Libérer le paysan flamand de l'emprise du grand propriétaire et du clergé.

Sauver la culture flamande de la destruction par la bourgeoisie francophile.

Un jour « le carillon jouera l'Internationale. »

B. SNEYERS

dais-je, malgré moi, un peu surpris de l'insistance de la réponse précédente.

« Les social-démocrates sont à Vienne » me répondit l'hôtesse avec l'air de dire que puisqu'ils étaient à Vienne ils ne pouvaient guère être ailleurs et que, par conséquent, la chose ne l'intéressait pas davantage.

« Et les communistes ? » fis-je enfin.

« Oh ! les communistes, il y en a beaucoup, un peu partout, mais surtout à Vienne ».

Ce n'est peut-être là qu'une opinion isolée, mais j'acquis par la suite la certitude qu'elle traduisait assez fidèlement la réalité. L'isolement de Vienne au milieu d'un pays en grande partie hostile devait fatalement aboutir à la chute de la municipalité socialiste.

Les causes économiques de la précarité du régime fasciste en Autriche ressortent directement de l'incapacité de ses chefs actuels d'apporter le moindre semblant d'amélioration à la détresse économique du pays tout entier.

L'Etat formé par le traité de Versailles n'était pas né viable. Jusqu'à ces dernières années il n'avait réussi qu'à prolonger son agonie à l'aide d'emprunts étrangers que le Chancelier allait demander à Genève de temps en temps.

Cette situation s'est singulièrement aggravée depuis le début de la crise mondiale.

La France et l'Angleterre ne semblent plus avoir envie d'engloutir des millions dans le gouffre sans fond du trésor autrichien. Jusqu'à présent l'indépendance de l'Autriche, condition de l'équilibre européen leur en faisait une nécessité. Aujourd'hui l'Autriche a trouvé mieux. Elle a trouvé l'Italie qui, elle, a des intérêts directs au maintien de cette indépendance.

Tout cela n'empêche pas la misère d'être de plus en plus profonde, de plus en plus désespérée.

J'ai encore sous les yeux le spectacle de ces jeunes mendiants qui, à Linz, se tenaient debout au coin des rues, les mains croisées sur la poitrine, tragiquement immobiles.

Vienne

Pour n'importe qui, Vienne représente avec Paris, et peut-être plus que Paris la ville lumière par excellence; son nom seul suffit à évoquer tout un éventail d'images séduisantes et frivoles; pour un socialiste, Vienne est avant tout la forteresse la plus puissante de la social-démocratie et comme une audacieuse anticipation de la cité future selon la conception réformiste.

J' imagine assez bien la déception du voyageur qui se réjouissait de se promener dans les rues de Vienne comme au milieu d'un décor d'opérette.

Bien qu'ayant pris l'habitude de me méfier de cette sorte de réputations j'avoue cependant avoir éprouvé quelque surprise à la vue d'une ville aussi tristement banale. Quant à la Vienne socialiste qui entoure la première de son immense ceinture de cités ouvrières le spectacle en dépasse toute prévision.

J'ai vu les quartiers ouvriers de Nussdorf, de Florisdorf et de la gare du Sud. J'ai lu le nom de Karl Marx sur le formidable immeuble qui s'étend à perte de vue tout le long de la Heiligenstadtstrasse. J'ai admiré comme tout le monde l'œuvre grandiose réalisée par la social-démocratie viennoise.

On sait que la municipalité socialiste avait doté ces habitations d'un ensemble d'institutions sociales telles qu'il n'en existe encore nulle part dans le monde entier, peut-être même en U.R.S.S., et ce n'est pas peu dire.

Par une série de lois, de taxes et d'impôts on avait peu à peu vidé la caisse des propriétaires de l'argent nécessaire à cette édification.

Tout était donc pour le mieux dans le meilleur des mondes réformistes. Par le développement de ses œuvres sociales et le degré de perfection de son administration Vienne offrait alors aux regards émerveillés du visiteur étranger le témoignage le plus incontestable de réalisation pratique de la doctrine socialiste.

La révolution de février qui marque, dans les annales de l'histoire du socialisme la condamnation la plus sévère des criminelles erreurs de la politique réformiste devait révéler, une fois de plus, l'inévitable fragilité d'une telle expérience. La force du socialisme viennois s'appuyait sur la passivité momentanée de la bourgeoisie autrichienne.

Celle-ci n'attendait, en réalité, que son heure et le jour où elle releva la tête marqua le commencement d'une période de recul pour la social-démocratie.

Au premier geste offensif de la réaction, les bonzes, puisqu'il faut les appeler par leur nom, sentant vaciller le piédestal sur lequel ils s'étaient orgueilleusement et confortablement installés furent saisis par la peur, et l'on sait où peut conduire chez un bonze réformiste la peur de perdre sa place.

Je me souviens, à ce propos, qu'ayant fait, près de Salzbourg, la connaissance d'une amie intime de Mme Seitz, la femme du bourgmestre de Vienne, comme je m'informais auprès d'elle de l'état de ce dernier, après m'avoir fait un long récit de la captivité de M. Seitz, elle finit par me dire : « Et ce dont il ne peut surtout se consoler, c'est d'avoir perdu sa place ».

Par une série de capitulations honteuses et d'humiliantes compromissions les chefs socialistes ont livré peu à peu la classe ouvrière désarmée au fascisme.

Sans doute ont-ils cru jusqu'à la fin pouvoir sauver quelque chose de leurs propres privilèges; ils ont fini par être emportés dans la catastrophe que leur habileté diplomatique n'était plus à même d'éviter, et la victoire du fascisme est aujourd'hui ressentie d'autant plus cruellement par les travailleurs autrichiens que leur illusion de voir se réaliser le socialisme avait été plus forte.

Cet échec aura-t-il au moins servi à ouvrir les yeux des chefs socialistes dans les pays non encore soumis au régime fasciste? Il suffit de suivre les réactions de notre P. O. B. devant les événements pour être en droit de répondre négativement à cette question.

On s'est contenté de faire quelques meetings et de voter quelques adresses de sympathie. Les occasions sont toujours bienvenues dans la vie de nos partis socialistes, elles permettent de satisfaire momentanément à certaines exigences un peu gênantes de l'élément révolutionnaire en montrant que l'on n'a pas renoncé à l'emploi des moyens violents... dans les autres pays et que l'on est décidé à y recourir ici aussi en cas de nécessité, c'est-à-dire dans la pensée des politiciens socialistes, quand il sera trop tard.

Il est certes facile de saluer « la glorieuse mémoire des martyrs », il est facile d'envoyer des condoléances émues aux familles des victimes et de protester devant les ambassades et d'adresser aux gouvernements étrangers des appels à la clémence, il est également facile de crier son optimisme, « le parti est mort, vive le parti illégal », d'autant plus facile que cela n'engage à rien. C'est d'ailleurs ce qui encourage nos bons démagogues. Car s'il en était autrement, si les morts n'avaient pas l'heureuse idée de rester dans leur tombe et les condamnés dans leur prison, il est permis de se demander vers qui se tendraient aujourd'hui les poings vengeurs, vers la bourgeoisie qui, en défendant ses privilèges n'a fait qu'obéir aux nécessités de son rôle historiques ou vers les responsables des destinées du prolétariat, qui ont conduit celle-ci à la défaite en trahissant la confiance qu'il avait mis en eux.

Il y a près d'un siècle Proudhon disait déjà du socialisme qu'il avait été « tout ce que la réaction pouvait souhaiter qu'il fut

pour son profit et notre honte ». La situation actuelle du mouvement ouvrier international confère à ces paroles un sens véritablement prophétique.

Mais il est vain de vouloir faire entendre raison à des hommes qui ont depuis longtemps pris l'habitude de déparer leurs intérêts de ceux de la classe ouvrière. On aura beau répéter qu'il est illusoire d'édifier le socialisme au sein même du régime capitaliste et leur faire comprendre le danger qu'il y a pour le prolétariat d'avoir, au moment du combat autre chose à perdre que ses chaînes, ils n'en persisteront pas moins dans leur éternelle erreur, parce que la politique qui sert les intérêts de classe du prolétariat n'est précisément pas celle dont la pratique leur assure à eux-mêmes le plus d'avantages.

Ils ont tout intérêt à retarder le moment où l'antagonisme des classes devenant trop aigü exigera le recours à la violence.

« La machine, la bonne machine, durera bien autant que nous ! » disait Louis XV; nos social-démocrates ne raisonnent pas autrement.

Mais le cours de l'histoire n'attendra pas le bon plaisir de ces messieurs, et lorsque l'antagonisme de classe aura atteint un degré de maturité tel que leurs jongleries diplomatiques ne suffiront plus à répondre à la fois aux provocations de plus en plus agressives de la bourgeoisie et à l'impaffiance toujours croissante des masses prolétariennes on verra ces bons apôtres trahir ouvertement et prendre place parmi les bourreaux de la classe ouvrière comme il advint en Allemagne à certains d'entre eux, ou, comme ce fut le cas en Autriche donner le signal de la bataille au moment où celle-ci est théoriquement perdue.

Et à cet égard, la situation des ouvriers assiégés et abattus à l'intérieur de la Karl Marx Hof a toute la valeur d'un symbole. Les instructions socialistes de Vienne; gloire et tombeau et la social-démocratie, ont réellement emprisonné la classe ouvrière en la privant de sa liberté d'action non seulement au moment du combat, mais pendant toute la période de propagande pré-révolutionnaire, pendant toute la période de préparation à cette lutte dont la seule issue réellement socialiste ne peut être que « la destruction de la machine d'Etat » suivant la forte expression de Karl Marx.

Roger LEDENT

« Cassandre » parle d'André Malraux

« Cassandre » a fait à André Malraux le grand honneur de parler de lui. Elle en a profité pour émettre des opinions d'une rare subtilité. D'après ce journal prophétique, le fait que le Belge ne présente aucune tendance « belliciste, dictatoriale et totalitaire » — ce qui reste à démontrer — rend absurde l'existence de « ligues Anti-guerre et Anti-fasciste ». « Cassandre » témoigne par là d'une puissante compréhension de la situation mondiale en général et de celle de la Belgique en particulier. L'auteur de l'article n'ayant rien compris — et pour cause — à la conférence de Malraux, en a aussitôt inféré que l'auditoire n'y comprenait rien non plus, ce qui prouve qu'il possède tout de même de fortes capacités de généralisation. Sur ce, « Cassandre » nous apprend que ce sont les mineurs qui ont repoussé la grève du 4 et « qu'il n'y avait pas » de grévistes dans le Borinage, le 4, quoiqu'en dise André Malraux, qui « nous bourre le crâne, sans vergogne ». Le mien a failli éclater après avoir lu un certain article sur l'art en Italie, publié par la fille de Priam.

«diteur responsable: Yvette Van Oppens
65, rue Paul Lauters, Ixelles

Les Arts Graphiques, soc. coop.
Gérant: J. Van Trier.
201, chaussée de Haecht, Bruxelles-III.

L'Architecture en U. R. S. S.

(D'après le compte-rendu d'une conférence
du professeur Archine.)

Si l'architecture soviétique se distingue de la nôtre, cela tient en majeure partie aux conceptions sociales différentes qui opposent la bourgeoisie capitaliste et le prolétariat russe.

Dans l'urbanisation progressive de la Russie, commencée en Octobre 1917, on peut distinguer, en gros, trois phases.

1) Phase politique 1918-1923.

L'urbanisation russe débute par une phase purement politique, caractérisée par la municipalisation des immeubles.

Le résultat fut lamentable : il était impossible d'aménager en blocs ou en clubs ouvriers les locaux existants; en outre, cette mesure, pour justifiée qu'elle fût, ne remédiait point à l'insuffisance des logements.

2) Phase de construction locative 1923-1928.

Devant l'inefficacité de cette méthode, le gouvernement russe laissa se développer dans la construction l'initiative personnelle; mais les entrepreneurs sans scrupule demandaient souvent, pour des maisons mal construites, des loyers exorbitants; d'autres part, malgré les 7,000,000 m² bâtis à cette époque, la moyenne par habitant n'était que de 5,9 m², alors que, normalement, elle doit être de 9 m².

3) Phase des plans quinquennaux, depuis 1928.

Aussi, en 1928, quand on élabora le premier plan quinquennal, y inséra-t-on un paragraphe relatif à l'urbanisation systématique de l'U.R.S.S.

Pour réaliser ce projet indispensable à la réussite de l'ensemble, les architectes de l'Union Soviétique devaient marcher de l'avant, faire table rase de tous les préjugés. Ils ont eu la sagesse, en se fondant sur des statistiques, de penser à l'avenir : c'est ce qui fait leur supériorité.

C'est ainsi que s'est posé le problème complexe de l'édification de villes neuves et de la reconstruction des anciennes; des solutions nombreuses et diverses furent exposées, les unes radicales, les autres conservatrices; on adopta pour finir une solution moyenne entre la ville américaine, par trop rectiligne, et la cité-jardin, d'un « pittoresque » outrancier.

Plusieurs villes ont été construites sur ce plan, notamment dans les régions orientales, par exemple Almata, capitale de la république du Kasakstan.

Ce qu'il faut noter dans la reconstruction des villes anciennes, c'est que l'urbaniste russe ne rencontre pas d'obstacles de la part de particuliers à exproprier. Il doit réaliser un plan d'urbanisation dont dépend l'organisation de l'économie municipale. Comment pourrait-il, dans ces conditions, ne pas faire du travail intelligent ?

Je ne parlerai pas ici de l'architecture industrielle, qui a donné le barrage du Dniéprostroï ou les usines métallurgiques de Magnitogorsk; je me bornerai à l'architecture civile; en encore n'épuiserai-je point ce sujet; deux chiffres vous en diront la raison : en 1931 on a bâti plus de 10 millions de m² pour les logements ouvriers et construit plus de 500 nouveaux clubs.

Il faut dire ici qu'en U.R.S.S., les logements sont construits par les autorités gouvernementales et par la coopérative des logements, ce qui exclut tout arbitraire individuel et toute absence de plan dans la construction.

Certains projets ont surpris notre individualisme exacerbé, d'autres ont été traités de bourgeois; pourtant l'architecte, et l'urbaniste russes ont adopté une solution intermédiaire entre le gratte-ciel américain et le cottage anglais. (Chaque bloc ouvrier fut doté de locaux spéciaux pour clubs, salles de lecture, réfectoires, etc.). Par là, on adaptait la vie familiale à la satisfaction collective de divers besoins économiques et culturels.

Les constructions standard en bois se sont fortement développées dans certaines régions industrielles où l'accroissement de

la population exigeait un accroissement rapide de la surface locative; mais ce ne sont là que des habitations provisoires.

Ailleurs, il a fallu adapter les logements à des exigences spéciales; ce fut le cas des maisons pour les artistes peintres et des maisons pour étudiants, inexistantes sous le régime tsariste.

Une trouvaille spécifiquement soviétique, c'est la conception que les architectes russes ont du club ouvrier. A l'heure actuelle, un bâtiment de ce genre comprend un théâtre, un cinéma, une bibliothèque, des salles de réunion, de lecture et de culture physique.

La réalisation de ces clubs aux destinations multiples entraîne forcément un renouveau des conceptions architecturales.

C'est sur un même plan, mais à une échelle plus vaste que furent conçus les Palais de la Culture et les Palais du Travail qui sont la véritable mesure d'un régime.

La réunion de ces facteurs a orienté l'architecte russe dans une direction artistique nouvelle. Il opère aujourd'hui sur des ensembles, il est passé de la maison à la rue, de la rue au quartier (1), du quartier à la ville.

Telle est, en gros, l'évolution de l'architecture en U. R. S. S.

Il peut paraître étrange, à la plupart d'entre nous, de confier chaque rue à la surveillance d'un architecte qui organise les constructions, fixe leur emplacement et donne à l'ensemble une physionomie qui lui soit propre.

L'architecture soviétique ne fait là que mettre en œuvre un principe énoncé par Lénine : la culture de la société nouvelle assimile en le transformant par la critique tout ce qui a été créé de plus élevé et de plus précieux au cours de l'histoire humaine.

Si l'on songe à ces mots, il est tout naturel de voir l'architecte russe évoluer du formalisme au fonctionnalisme, du fonctionnalisme à la formule qu'elle recherche pour le moment et qui sera plus abondante et plus complète; plus abstraite, parce que les architectes de l'U.R.S.S. veulent exprimer dans leurs œuvres l'esprit soviétique, plus complète, parce qu'ils entendent tirer profit de tout ce qui fut fait avant eux; ils retiennent ce qui leur semble bon et rejettent ce qui est incompatible avec leurs idées.

Il me serait impossible de vous dire ce que sera l'architecture soviétique dans cinq ans, mais je ne doute pas de l'intérêt des résultats auxquels arriveront les urbanistes de là-bas; parce que chaque œuvre représente une partie de leur idéal et qu'ils l'étudient suivant une conception logique et rationnelle.

signé : E. NEYRINCK
Architecte-urbaniste.

(1) Des conceptions semblables ont été réalisées en Europe Occidentale sans toutefois dépasser le stade de la rue ou de la cité-jardin (Hollande, France, Allemagne; en Belgique, (cité-jardin du Logis à Boitsfort). Mais ces réalisations trop rares et souvent imparfaites ne sont que des exceptions.

LE CERCLE « LEONARD DE VINCI »

De puis quelque temps, le cercle « Léonard de Vinci » est ressuscité et par une série d'intéressantes conférences, a de nouveau fait parler de lui. Nous signalons déjà, à l'actif du cercle, trois conférences : « Problèmes de l'Art Moderne » par Jean Lagneau; « La Théorie de la relativité » par Paul Libois; « La Vérité sur la Révolution de 1830 » par Jean Bologne et « Le Matérialisme Historique » par Jean Gorrenne. M. W.

Samedi 23 mars « Le Rôle de l'argent dans notre société, Simmel. Maison des Artistes, à 17 heures.